

Au creux du mystère québécois

Jacques Brossard, *L'Oiseau de feu. Tome 2A. Le recyclage d'Adakhan*, Montréal, Leméac, 1990, ix, 534 p.

Michel Lord

Numéro 63, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1991). Compte rendu de [Au creux du mystère québécois / Jacques Brossard, *L'Oiseau de feu. Tome 2A. Le recyclage d'Adakhan*, Montréal, Leméac, 1990, ix, 534 p.] *Lettres québécoises*, (63), 35–36.

Au creux du mystère québécois

Parlant du fantastique — mais la remarque vaut tout autant pour la science-fiction, telle que pratiquée par Jacques Brossard —, André Belleau se demandait dans *Surprendre les voix* : «Pourquoi passer par le plus lointain — qu'on pourrait nommer l'inexplicable menaçant — pour rendre compte de ce qui est le plus intérieur et le plus immédiat ?»

FANTASTIQUE ET
SCIENCE-FICTION
Michel Lord

Puis il suggérait que «le fantastique donne forme aux hantises et aux fantasmes du groupe et qu'il est un un signe de maturité : une société commence à se donner à elle-même le spectacle figuré de ce qui sourdement, profondément, la travaille».

Sans doute est-ce un signe de maturité que de voir au Québec un juriste s'adonner passionnément à la littérature — qui plus est, à la SF — et, vice versa, un littéraire pratiquer le droit ? Mais de la part de l'auteur du *Métamorphaux* (Hurtubise HMH, 1974), du *Sang du souvenir* (La Presse, 1976) et de *L'Accession à la souveraineté et le Cas du Québec. Conditions et modalités politico-juridiques* (PUM, 1976), rien ne peut plus nous étonner, si ce n'est la qualité constante, la complexité et la finesse de la pensée et de l'écriture.

Brossard pratique tout de même deux types d'écriture qui semblent diamétralement opposés, mais qui sont en fait intimement interreliés chez lui, travaillant tantôt, pour ainsi dire, dans les coulisses de la «surface» (le juriste manipulant les codes régissant le «comportement» des êtres et des États), tantôt œuvrant dans les profondeurs de la psyché individuelle et collective, jouant sur la fonction esthétique et sur la distanciation cognitive.

C'est dans la continuité de ce double travail que Brossard a rédigé, de 1975 à 1985, la somme que constituent les cinq tomes de *L'Oiseau de feu*, dont il publie en 1990 le tome deux. À rebours, on voit d'ailleurs maintenant que certaines œuvres antérieures contenaient des récits qui font figure de fragments ou d'avant-textes de *L'Oiseau de feu*, notamment «La tour, la fenêtre et la ville» (*Le Métamorphaux*).

Quant au premier tome de *L'Oiseau...*, il avait ébloui la critique de manière unanime, méritant à Brossard le

Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois et le prix Casper, décerné au Canada anglais pour le meilleur ouvrage de SF francophone publié au Canada. Sans doute en aurait-il été de même pour le deuxième tome si un règlement n'interdisait que l'on accorde le Grand Prix au même auteur deux années de suite.

Toutefois, bien que l'œuvre soit d'une qualité exceptionnelle, le tome deux, *Le Recyclage d'Adakhan*, n'a pas la même intensité que le premier. Il en a par contre la même densité, si la nuance peut se comprendre. C'est qu'après le coup d'envoi dramatique des aventures du jeune héros Adakhan dans la cité de Manokhsor, dans le premier tome, le récit marque, dans le deuxième volet de la «pentalogie», une sorte de pause où la réflexion prend le plus souvent le dessus sur l'action. Pour bien marquer le changement de régime, le récit commence par une très longue chute d'Adakhan dans les profondeurs de la Centrale, située à des kilomètres sous la cité, là où Adakhan sera recyclé et initié aux secrets de la «réalité» de cet univers terrien campé dans un futur relativement lointain, sensiblement éloigné même de la Grande Catastrophe de l'an 2944. Ce monde-là, qui fait mystère pour la majorité de ses habitants, n'a apparemment plus grand-chose en commun avec le nôtre.

Si l'on veut faire une lecture un peu rapide, l'univers représenté apparaît d'abord comme étant radicalement dichotomisé : Adakhan, un Périphérien (habitant de Manokhsor), est «récupéré» par les Centraliens, qui contrôlent tout, du centre à la périphérie. De plus, le Périphérien possède des qualités de héros mythique redresseur de torts : mélange d'Héphaïstos, d'Héraclès et de Prométhée, le maître-forgeron Adakhan fait figure de révolté qui, combattant les hommes et les «dieux», cherche à libérer son peuple de l'emprise du Mal.

Commence aussi de se dessiner, dans le tome deux de ce roman-fleuve, une esquisse de société idéale, utopique, mais sur fond de société néfaste, totalitaire, dystopique. Ainsi décrit, cet univers a donc des airs manichéens, mais, dans les faits, la composition est tellement baroque (dans le sens mélioratif, c'est-à-dire regorgeant de matières paradoxales) que *Le Recyclage d'Adakhan* ne peut être réduit à un simple roman d'aventures où s'opposent bons et méchants. Il s'agit d'une machinerie textuelle complexe et nuancée qui suit à la trace l'évolution d'Adakhan dans ses démêlés avec un monde pluridimensionnel.

En fait, ce qui travaille le texte, c'est le désir de transformation de la réalité, mais d'une réalité qui n'est pas constituée que d'horreurs et

Jacques Brossard

L'Oiseau
de feu

2A. Le recyclage d'Adakhan

ROMAN
LEMÉAC

d'injustices. Certes il y en a, et le récit les fait voir par le truchement de la conscience d'Adakhan, de ses conversations avec d'autres acteurs ou par d'autres procédés, comme des passages en italiques où sont rapportées les paroles des manipulateurs, qui ont les moyens technologiques de *savoir* à distance.

Mais ce qui frappe dans cet ouvrage, c'est l'exploitation de deux isotopies : le discours de résistance à l'ordre établi et le discours amoureux. Ce dernier ponctue de manière obsessionnelle le texte et constitue à la fois un des moteurs et un des freins à l'action; pour des raisons de discipline, des règles strictes interdisent certains comportements amoureux à la Centrale, ce qui a sans doute pour effet d'activer le *discours* sur la chose, faute de pouvoir en faire la monstration.

Quant à la résistance, elle renvoie de manière symbolique à toutes les situations d'oppression potentielles, mais aussi à la situation conflictuelle actuelle et centenaire de l'espace politique québécois (périphérique) et canadien (centralien) :

*Car nous partons d'une situation de fait : le conditionnement séculaire des Périphériens. (p. 517)
Il est absurde, reprend le Vieux, qu'un programme établi par quelques Centraliens il y a des siècles nous lie encore. (p. 519)*

Comment, par ailleurs, ne pas voir l'inversion anagrammatique subversive du mot «Canada» dans le nom d'Adakhan? Il n'est pas étonnant que de telles figures travaillent dans tous les sens le texte artistique d'un spécialiste du droit politique, mais jamais le récit ne prend les allures de traité. Bien au contraire, l'ouvrage est bel et bien romanesque, jusque dans la surcharge même de certaines parties du discours, notamment dans le descriptif, où sont donnés certains renseignements sur l'organisation et sur l'histoire de cet univers non référentiel. La nomenclature de l'univers en question a ici une fonction tout à fait essentielle, qui est de dire l'absence, de montrer les dessous

de ce monde différencié par rapport au nôtre, même si analogiquement les rapports sont nombreux.

En revanche, en regard de ce trop-plein, le discours narratif est constitué de vides, de creux, d'ellipses, de trous : il faut comprendre que Jacques Brossard ne se pose que comme le «troisième traducteur» (p.ix) d'un texte de Jan Altman, lui-même reprenant ce qui reste de documents microfilmés (parfois effacés) et rédigés en grande partie par Adakhan Demuthsen. L'écriture en met plein la vue et, en même temps, parfois s'éclipse. Il y a à la fois une sorte de pudeur et d'hystérie de la forme chez Brossard, comme si en dire peu et beaucoup, se rapprocher puis prendre ses distances et se démultiplier lui permettait de toucher le fond des choses.

Dans le même temps, il y a une valeur qui est mise de l'avant dans le discours brossardien : la patience, incarnée par le Vieux Syrius, semble être chez Brossard une vertu essentielle, qui fait contrepois à l'impatience du jeune Adakhan. C'est aussi une stratégie éditoriale qui oblige (le lecteur, cette fois) à patienter encore trois autres années avant de connaître la suite et la fin de cette série, qui promet, dans le tome trois, de revenir au temps fort du premier tome, car la fin du tome deux laisse présager des rebondissements spectaculaires.

La littérature québécoise connaît depuis peu de grands cycles romanesques (ceux de Michel Tremblay, de Victor-Lévy Beaulieu, d'Esther Rochon...), mais, à ma connaissance, il n'y en a aucun qui soit construit de cette manière, comme un grand *suspense*, travaillant dans ses profondeurs dédaléennes la psyché québécoise, chaque tome constituant une œuvre ouverte, qui laisse le lecteur au bord du vide. N'est-ce pas, dans un sens, traduire dans sa macrocomposition le parcours historique d'un pays défait depuis la Grande Catastrophe et éternellement inachevé? Dernière question : est-ce parce que l'entreprise apparaît trop complexe ou parce que le code SF se dévoile de manière patente que la critique est demeurée pratiquement muette pour ce tome, alors qu'elle n'avait été qu'éloge pour le premier ?

La revue XYZ, en collaboration avec le Centre d'animation de français du cégep du Vieux-Montréal (CANIF) organise sa Fête de la nouvelle annuelle qui aura lieu le vendredi 4 octobre 1991, au bar «La Bibliothèque» selon le programme suivant :

16 h - 17 h 30 : Animations et table-ronde

17 h 30 : Dévoilement du nom des lauréats du 2^{ème} concours de nouvelles XYZ avec remise des prix

18 h 30 : lancement des recueils d'André Berthiaume, Anne Dandurand,

Claire Dé et Robert Gurik. Lectures en soirée.

**C'est un rendez-vous
au bar «La Bibliothèque»
1647, rue Saint-Denis,
Montréal**

Fête de la nouvelle